

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & C^{ie}., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

DEUXIÈME PARTIE — LES SECRETS DE MAÎTRE EUDES

III—LES TROIS GENTILSHOMMES

Pauvre enfant, continua le vieux sergent, avoir tant souffert

déjà à son âge ! Je n'eusse pas été prévenu que sa physionomie ouverte m'aurait édifié du premier coup ; mais par la barbe de saint Hector, mon patron, et le saint le plus barbu du paradis, je ne me sens pas d'aise de le voir maintenant plein de vie et de santé ! Cordieu ! s'il s'était écroulé j'en aurais été mari pour le reste de mes jours !... Il faudra que j'aille demain chez la belle Perrine savoir de ses nouvelles et lui faire mes compliments ainsi qu'à son cheval ! Il me plaît, cet enfant, il me plaît !

Et le vieux soldat, la figure rayonnante et se frottant les mains en signe d'allégresse, regagna lentement le banc sur lequel il était assis lorsque le jeune voyageur avait franchi la porte Neuve.

Pendant ce temps, de La Guiche et d'Herbaut avaient quitté le banc, et tous deux, en compagnie de leur nouvel ami, se dirigeaient vers le Pré-aux-Clercs.

Le baron était mouillé jusqu'à la ceinture ; ses bottes et ses chausses ruisselaient d'eau.

—Le soleil me séchera ! dit-il en riant.

—Venez avec nous au cabaret de la Branche-de-Saulx, dit La Guiche. Une bonne flambée dans la cheminée vous séchera mieux encore, et dans un quart d'heure il n'y paraîtra plus.

—Volontiers ! répondit le baron.

Cinq minutes après les trois jeunes gens pénétraient dans le cabaret désigné, l'un des plus achalandés du Pré-aux-Clercs, et sur l'ordre du chevalier un immense brasier brillait dans l'âtre de la cheminée sous le manteau de laquelle le baron se tenait debout,

offrant successivement à la chaleur le basant de la flamme de différentes parties de ses vêtements qui avaient été trempés.

Son cheval, livré aux soins d'un valet intelligent, avait été conduit à l'écurie, et le jeune voyageur n'avait consenti à s'occuper de sa personne qu'après s'être assuré que rien ne manquait au noble animal, qui venait de lui donner une si grande preuve de courage et de confiance.

—Neuf heures et demie ! dit M. d'Herbaut en interrogeant le cadran d'une montre éporme que, suivant la mode qui venait de s'introduire, il portait sur sa poitrine, suspendue autour du cou par une chaîne d'or garnie de pierres.

—Nous avons encore plus une demi-heure à nous ! répondit La Guiche, auquel le marquis s'adressait.

—C'est vrai, mais M. d'Arcoeur est en retard. Ne lui avais-tu pas fait dire d'être ici à 9 heures.

—Sans doute, je lui ait écrit ce matin. Au reste, il sait que le rendez-vous n'est que pour dix heures. A propos, sais-tu qui Henri amènera pour seconds ?

—Qui, il me l'a dit hier soir.

—Quels sont-ils ?

—Benzeville et d'Ornay.



Tous six se saluèrent.

— Ah ! deux fines lames ! la partie sera belle, mais dangereux pour celui à qui écherra d'Ornay ! Il a un coup de pointe incroyable, et qui jusqu'ici n'a jamais manqué son homme !

— Nous tâcherons qu'il le manque cette fois, si c'est à moi qu'il s'adresse ! répondit d'Herbaut avec un sourire railleur.

— N'importe, prends garde !

Puis, se tournant vers le baron :

— Excusez-nous, cher ami, continua le chevalier, nous nous occupons là, devant vous, d'affaires qui vous intéressent peu. Puis, tout à l'heure, il faudra encore que vous ayez l'extrême obligeance de nous pardonner, car nous allons être forcés de vous laisser seul dans ce cabaret durant quelques instants.

— Je serais désolé que vous vous gêniez pour moi ! répondit le baron.

— Et même, reprit La Guiche en riant, si nous ne revenions ni l'un ni l'autre, il faudrait nous excuser encore. Faites donc provision d'indulgence, je vous prie.

— Et si je ne vous revois pas ce matin, où vous retrouverai-je, messieurs ?

— Au ciel peut être, si le bon Dieu veut bien nous recevoir ! dit le marquis en riant.

— Comment ? fit le baron avec étonnement.

— Nous allons nous battre, et nous attendons notre ami d'Arcourt qui me sort de second avec d'Herbaut, répondit La Guiche.

— Ah ! fit le jeune homme sans aucune marque d'étonnement.

— Oui, à dix heures, nos adversaires seront dans la seconde allée de droite.

— Je regrette que vous ayez vous deux seconds, mon cher chevalier ; je me serais fait un véritable plaisir de tirer l'épée en votre honneur pour mieux cimenter notre amitié nouvelle.

— Ce sera pour une autre fois, baron, et je retiens votre parole.

— Et comment se nomme votre adversaire, s'il n'y a pas d'indiscrétion à connaître son nom ?

— Il n'y a aucune indiscrétion, mon très cher !

— C'est quelqu'un de la cour, sans doute ?

— C'est un excellent gentilhomme.

— Et qui est ?...

— Le comte de Bernac.

Le baron tournait alors le dos au foyer ardent.

En entendant la réponse du chevalier, il fit un mouvement tellement brusque en arrière que, posant le talon de sa botte dans le feu, il fit jaillir autour de lui une pluie d'étrincelles.

— Vous allez vous brûler ! s'écria le marquis.

— Le comte de Bernac ! répéta le baron sans paraître avoir entendu l'observation de M. d'Herbaut.

— Lui même, dit La Guiche. Le connaissez-vous donc ?

Le baron ne répondit pas. Il était devenu soudain d'une pâleur extrême, puis, par une réaction subite, son visage s'empourpra et les veines de son front se tendirent sous l'effort du sang qui y arrivait en trop grande abondance.

— Le connaissez-vous ? répéta le chevalier.

— Non ! dit le baron qui avait repris tout son sang-froid. Quel est ce comte de Bernac ?

— Un gentilhomme d'excellente famille de Picardie, mais d'origine bretonne.

— Et... il habite Paris ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Depuis quelques années, je crois. Nous sommes fort liés ensemble.

— Alors, vous pourrez me présenter à lui ?

— Oui... c'est-à-dire, s'il ne me tue pas ce matin, ou si je ne le tue pas moi-même, auquel cas la présentation serait difficile, vous en conviendrez.

— Je serais enchanté de faire sa connaissance ! poursuivit le baron, répondant évidemment à ses propres pensées et sans avoir écouté les paroles de La Guiche.

— Ah ça ! baron, dit d'Herbaut en riant, est-ce qu'il en est pour vous de l'amitié comme du passage des rivières ? Vous paraissiez disposé à vous jeter au cou de Bernac, comme vous vous êtes élané dans la Seine.

— Mon Dieu ! répondit le baron en riant à son tour, mais d'un rire sec et nerveux qui avait quelque chose de strident ; mon Dieu ! mon désir de connaître ce M. de Bernac est bien naturel !

Un homme que vous estimez assez pour en faire votre ami et pour risquer votre vie contre la sienne doit être, à mes yeux, un gentilhomme accompli.

— Eh bien ! dit le marquis, s'il tue La Guiche, je vous présenterai à lui, je vous le promets.

— Mais, saorebleu ! interrompit le chevalier avec impatience, l'heure va sonner, et d'Arcourt ne vient pas.

— Peut-être avait-il lui-même quelque affaire d'honneur pour ce matin, fit observer d'Herbaut.

— Il m'aurait fait prévenir.

— Ton billet ne l'aura peut-être pas trouvé à son hôtel.

— C'est possible.

— Alors, s'écria le baron, si cela est, il ne viendra pas !

— C'est probable ! dit le marquis en riant.

— Ah ! fit le chevalier qui s'était rapproché de la fenêtre et qui se penchait au dehors, le voici, sans doute.

Le baron fit un geste de dépit et de colère.

— Non, ajouta presque aussitôt La Guiche, c'est d'Ornay. Nos adversaires nous attendent, marquis, il faut être poli et aller au-devant d'eux.

M. d'Herbaut frappa du pied le plancher avec impatience, tandis que le chevalier ouvrait la porte du cabaret.

— Que le diable emporte d'Arcourt ! dit-il.

— Eh non ! s'écria le baron. Que Dieu le bénisse ! au contraire.

— Pourquoi ? demanda La Guiche en se retournant.

— Parce qu'il vous manque un second, et que me voilà !

Le marquis et le chevalier échangèrent un regard interrogateur.

Tous deux semblaient hésiter à répondre.

Par la porte ouverte on apercevait, au fond d'une allée faisant face, M. d'Ornay qui avançait vers le cabaret.

Plus loin, deux autres hommes demeuraient stationnaires et paraissaient attendre.

L'un de ces deux hommes était le comte de Bernac, l'autre était le vicomte de Benzeville.

VI

LES SECONDS

— Baron, dit brusquement le chevalier de La Guiche en se retournant vers M. de Grandair, qui, le feutre orné sur l'oreille droite et la main gauche appuyée sur la garde de sa

longue rapide, se tenait immobile, dardant son regard clair sur les deux gentilshommes ; baton, la proposition que vous me faites est assurément du meilleur goût.

Le baron s'inclina.

—Mais, continue le chevalier...

—Ah ! il y a un mais !... interrompit le jeune homme ; donc, vous n'acceptez pas ?

—Permettez...

—Ne croyez-vous de mauvaise naissance, par rapport à l'aveu que je vous ai fait ?

—Dieu m'en garde ! Je vous tiens pour excellent gentilhomme.

—Ne croyez-vous poltron ?

—L'acte de témérité folle que vous vous d'accomplir, et l'amitié sincère que je vous ai offerte, vous prouvent suffisamment que je dois avoir de votre courage l'opinion qu'il mérite...

—Eh bien, alors ?

—Eh bien ! mon cher baron, dit le chevalier avec une extrême douceur, vous êtes homme de qualité, cela se voit ; vous êtes brave, c'est incontestable ; vous êtes même parfait cavalier, nous venons d'en avoir la preuve ; mais dans la circonstance qui se présente, toutes ces vertus ne suffisent pas.

—Pourquoi ! demanda M. de Grandair avec étonnement.

—Parce que d'Herbaut et moi avons, à cette heure, devant nous, les trois meilleures lames de la cour.

—Eh bien ! vous n'êtes que deux ?

—Que ce d'Arcourt soit maudit ! s'écria M. d'Herbaut.

—Voyons, reprit La Guiche, parlez franchement, baron, savez-vous manier une épée ?

—Mais, je le crois, répondit le jeune homme après avoir néanmoins légèrement hésité.

Ce mouvement d'hésitation n'échappa pas aux deux gentilshommes, qui froncèrent les sourcils.

—D'ailleurs, n'ayez pas peur, messieurs, ajouta vivement le baron avec une assurance dans laquelle perçait un certain sentiment de hauteur, je saurai me faire tuer sans rompre d'une semelle.

—Eh ! il ne s'agit pas de se faire tuer, mais bien de ruer, au contraire ! s'écria M. d'Herbaut.

—Enfin, baron, fit le chevalier avec impatience, vous êtes-vous jamais battu ?

Le jeune homme hésita encore ; mais sa franchise naturelle l'emporta sur le désir de cacher l'aveu qu'il allait faire : avec peine à une époque où l'honneur d'un homme consistait surtout dans le nombre d'homicides accomplis par lui.

—Jamais, répondit-il cependant, tandis que le rouge de l'embarras lui montait au visage.

—Diable ! fit La Guiche en regardant d'Herbaut.

Celui-ci haussa les épaules.

—Mais, par saint Marc, mon patron ! s'écria le baron dont les regards étincelaient de colère, je ne comprends pas, mes maîtres, pourquoi hésiter ? Qu'importe que je me sois ou non battu en duel !

Vous, chevalier, et vous marquis, n'avez-vous donc pas été obligés de commencer par une première rencontre pour en avoir une seconde ?

—Sans doute ! répondit La Guiche en souriant.

—Vous êtes-vous, l'un ou l'autre, mal comportés dans ce premier combat ?

—Moi, j'ai tué mon adversaire, ce pauvre Marolles ! dit d'Herbaut.

—Et moi j'ai blessé le mien, ajouta La Guiche.

—Vous voyez bien, alors ?

—Oui, dit le chevalier, mais j'étais élève de Thibaut.

—Et Bussy d'Amboise m'avait donné leçon à cause de l'amitié qui l'unissait à mon père, dit le marquis.

—Eh ! s'écria M. de Grandair, que toutes ces lenteurs à accepter sa proposition poussaient évidemment à bout ; eh ! si je n'ai jamais pris de leçons de Thibaut ni de Bussy d'Amboise, j'ai cependant, je puis le dire, donné dans ma vie quelques preuves de courage et de sang-froid.

—Nous n'en doutons pas ! dit le marquis.

Le chevalier et le marquis se regardèrent de nouveau ; mais l'hésitation qu'ils avaient manifestée tous deux à accepter la proposition du jeune homme paraissait être toujours la même chose.

C'est qu'à cette époque, et ainsi que l'avons expliqué, les seconds jouaient un rôle si actif dans les rencontres, que l'on apportait la plus grande attention dans le choix de ceux que l'on prenait pour soutenir sa cause.

Les combattants devant s'entraider, de la maladresse ou du manque de courage d'un seul pouvaient résulter la défaite, la honte et souvent la mort pour les autres.

Un duel, alors, était un véritable combat ; il ne faut pas l'oublier, un combat à nombre égal ; et les qualités d'adresse, de courage et d'énergie faisaient seul pencher la balance en faveur de l'un des deux partis.

On comprendra naturellement l'embarras profond dans lequel MM. de La Guiche et d'Herbaut, d'une part, l'absence du second sur lequel ils avaient compté ; de l'autre, la proposition adressée à eux par un inconnu, dont ils avaient admiré l'intrépidité rare, il est vrai, mais qui, de son propre aveu, semblait novice dans le métier des armes.

Cependant le temps s'écoulait rapidement.

Le témoin ennemi avançait à grands pas, l'heure était sonnée, le duel impossible à remettre ; d'Arcourt ne venait pas, et il fallait prendre à l'instant une détermination quelle qu'elle fût.

La Guiche considéra attentivement le baron.

Celui-ci, attendant la réponse du chevalier, se tenait droit et fier, la main au pommeau de l'épée, la tête haute, l'œil ardent, le jarret ferme et la tête gracieusement cambrée.

Les regards des deux jeunes gens se croisèrent ; il y avait, dans celui qui lançait la prunelle du baron, une fermeté telle, une assurance et digne, une intrépidité si évidente, que La Guiche se sentit entraîné.

Il fit un pas vers le baron, et, lui tendant ses mains ouvertes, il s'écria avec cette politesse pleine de charme qui paraissait lui être naturelle :

—Pardonnez-moi, mon ami, de ne pas avoir su apprécier tout d'abord l'honneur que vous me faisiez. Puisque vous daignez être mon second, j'accepte avec empressement ; et d'Arcourt vient-il à cette heure que je le récuserais pour vous avoir à mes côtés !

M. d'Ornay, l'un des seconds du comte de Bernac, arrivait en ce moment à la porte du cabaret.

Le marquis d'Herbaut marcha avec empressement au devant de lui.

—Messieurs, dit M. d'Ornay après avoir échangé un salut courtois avec les trois gentilshommes, mon ami de Bernac m'envoie vous dire qu'il est aux ordres du chevalier de La Guiche, et j'ajouterai que Benzeville et moi sommes à ceux de ces messieurs...

—C'est nous qui sommes aux vôtres, mon cher comte, reparti aussitôt le marquis.

—En ce cas, messieurs, vous plaî-t-il que nous choisissons ensemble le terrain ?

—Celui dont vous avez fait choix est accepté d'avance, répondit La Guiche.

—Je crois fort convenable ce petit tertre que vous voyez là-bas, au bout de la seconde allée. La plate-forme est des plus engageantes, et on a de là une vue magnifique.

—Eh bien ! comte, si vous voulez nous montrer le chemin, nous aurons l'honneur de vous suivre.

M. d'Ornay salua une seconde fois et pivota sur le talon de sa chaussure.

La Guiche l'accompagna, marchant à la même hauteur.

Tous deux se mirent incontinent à deviser de choses légères, comme si la promenade qu'ils accomplissaient eût dû aboutir à une partie de plaisir.

Le baron prit le bras du marquis.

Depuis qu'il avait la certitude de se battre, la figure du baron s'était soudainement épanouie.

Par instants, cependant, son front s'enpouprait, ses yeux se dilataient, et de leurs prunelles claires, limpides, s'échappaient des lueurs fauves.

C'était lorsque ses regards se reportaient sur l'extrémité de l'allée, où se tenaient MM. de Bernac et de Bozeville, que le baron paraissait en proie à cette émotion manifeste dont nous venons de constater les symptômes.

Se penchant familièrement sur le bras de d'Herbaut :

—Quel est, demanda-t-il, quel est de ces seigneurs celui qui se nomme le comte de Bernac, et que doit combattre notre ami La Guiche ?

—C'est le plus grand des deux, répondit le marquis ; celui qui a la chevelure si noire, la mine si fière, la tournure si élégante.

—Ah ! ah ! celui qui frise en ce moment sa moustache ?

—Précisément.

—Et il est de bonne famille, dites-vous ?

—D'excellente.

—D'origine picarde, je crois ?

—Oui.

—Il est à Paris depuis peu ?

—Depuis cinq ans, autant que je me rappelle.

—C'est bien cela murmura le baron, dont le front devint tout à coup sombre et rêveur.

Puis, reprenant à voix haute :

—Est-il encore pour longtemps à la cour ?

—Je le pense. Il doit, si toutefois La Guiche ne le tue pas ce matin, épouser la fille du prévôt de Paris.

—La fille du prévôt de Paris ?

—Oui.

—Et cette jeune fille est belle ?

—Adorable de grâce et de beauté.

—Et... le comte de Bernac l'aime ?

—A l'adoration.

Le baron réfléchit quelques instants.

—Pardonnez-moi, mon cher marquis, reprit-il après un léger silence ; pardonnez-moi de mettre ainsi à l'épreuve votre patience et votre bonne volonté par mes questions inessantes.

J'arrive à Paris pour la première fois, j'ignore tout des choses et du monde de la cour, et j'ai grande envie surtout de faire connaissance avec les unes et avec l'autre.

—Je comprends cela, baron, dit le marquis en souriant.

—Alors vous m'excusez ?

—Mieux que cela.

—Comment ?

—Vous désirez vous initier le plus promptement possible aux choses et au monde de la cour ?

—Je vous l'ai avoué naïvement.

—Eh bien ! il y a un moyen de parvenir promptement à ce but !...

—Quel moyen ?

—L'ambassadeur d'Espagne, pour faire croire que notre roi Henri est réconcilié avec son maître, donne cette nuit dans son hôtel un bal masqué, car c'est aujourd'hui samedi gras, l'un des derniers jours du carnaval. Toute la cour assistera à la fête.

Venez-y, de cette façon vous vous trouverez d'un seul coup au milieu de ce monde que vous brûlez du désir de connaître. Je vous présenterai moi-même à Don Pédro de Tolède, l'ambassadeur de Sa Majesté Catholique, avec lequel je suis au mieux.

—Bravo ! j'accepte.

—Donc, c'est convenu ; à moins que...

—A moins ?... répéta le baron avec inquiétude.

—A moins que l'un de nous ne sorte pas ce matin vivant du Pré-aux-Cleres, ou même que nous y demeurions tous les deux !

Le jeune homme fit un geste indiquant la confiance qu'il avait en lui-même et en son compagnon.

—Et le comte de Bernac sera à ce bal ? reprit-il.

—Oui, si, je le répète, La Guiche lui laisse le loisir de s'y rendre.

—Et la fille du prévôt de Paris ?...

—Mademoiselle Diane ?

—Ah ! elle se nomme ainsi ?

—Oui.

—Elle y sera aussi ?

—Très-certainement.

—Alors, mon cher marquis, nous irons ce soir au bal.

Mais encore un mot, cependant. Ce M. de Bernac est-il donc le parent du prévôt de Paris pour épouser sa fille ?

—En aucune façon. Le comte est d'une vieille famille bretonne établie seulement depuis un siècle en Picardie, et M. d'Aumont est de noblesse bourguignonne.

—M. d'Aumont ! répéta le baron en tressaillant brusquement.

—Oui, M. d'Aumont ; c'est le nom du prévôt de Paris.

—M. d'Aumont... mais il y a vingt cinq ans, quelqu'un de ce nom existait en Normandie...

—C'était le prévôt lui-même, alors gouverneur de Rouen.

—Et il n'était pas marié, alors ?

—Non.

—Et vous dites que M. d'Aumont a promis sa fille en mariage au comte de Bernac ?

—Cette promesse est connue de toute la ville.

Le baron sembla hésiter un moment, puis il reprit avec une contrainte manifeste :

—Ne court-il pas une lugubre histoire à propos de la mort du père de M. de Bernac ? N'a-t-il pas été assassiné dans son château ainsi que sa femme ?

—Oui, dit le marquis, le comte et la comtesse ont été frappés...

—Sans qu'on ait jamais su par qui ! ajouta le baron.

D'Herbaut regarda son interlocuteur avec étonnement.

—Ah ça ! fit-il en souriant, pour un homme étranger au monde vous me paraissez fort au courant de ce qui s'y passe, mon cher baron !

Ce que vous dites là, à propos de la famille de Bernac, est de la plus exacte vérité.

—Oh ! fit le baron avec insouciance, en parcourant le royaume j'ai entendu raconter une partie de ces événements avec force détails invraisemblables.

Je n'y avais fait alors aucune attention, et c'est le nom du comte, prononcé devant moi, qui m'a remis en mémoire une page de cette triste légende ; puis la pensée que j'allais me trouver avec lui avait encore mes souvenirs.

Mais je suis vraiment honteux, continua-t-il en changeant de ton, d'avoir ainsi abusé de votre patience.

Vous avez daigné me proposer de me présenter ce soir à l'ambassadeur d'Espagne, je vous répète que j'accepte avec joie et reconnaissance. Ce soir donc, nous irons au bal.

—Oui, dit d'Herbaut sérieusement ; mais nous voici près de ces messieurs ; laissez-moi d'Ornay et prenez Benzeville.

—Pourquoi ?

Le marquis n'eut pas le temps de répondre.

Les quatre gentilshommes étaient effectivement arrivés en présence de Bernac et de Benzeville.

Tous six se saluèrent.

Le petit tertre sur lequel ils se trouvaient, et dont avait parlé M. d'Ornay, était large de huit à dix mètres et long de plus du double.

Son terrain gazonné offrait un naissant tapis de verdure que la rosée du matin devait rendre glissant, mais les grands arbres qui l'entouraient, et dont les cimes rapprochées se touchaient en se confondant, compensaient cet inconvénient en ce que leurs branches protégeaient les combattants contre les atteintes des rayons du soleil, rondaient ainsi la partie plus égales.

Ces branches, nues et dénuées de feuilles (on était au commencement du mois de mars), étaient, en effet, tellement fournies et tellement entrelacées qu'elles formaient comme au hoccoau ou comme la voûte d'une immense coupole.

Par une éclaircie, à droite, on apercevait la Seine, les jardins des Tuileries et la nouvelle galerie du Louvre.

V

LE BERNARDIN

—Eh bien ! chevalier, dit le comte de Bernac, que pensez-vous de ce terrain ? Il me semble que nous y serons à merveille.

—C'est mon avis, répondit La Guiche.

—Et se tournant vers le baron qu'il prit par la main en le forçant à s'avancer de quelques pas :

—Messieurs, continua-t-il, vous connaissez tous le marquis d'Herbaut, mais j'ai l'honneur de vous présenter mon second compagnon dont l'épée veut bien aujourd'hui servir ma cause : M. le baron Marc de Grandair, gentilhomme breton, arrivé tout exprès ce matin de sa province pour avoir la faveur de croiser le fer avec l'un de vous.

Le jeune homme s'inclina.

Bernac, d'Ornay et Benzeville lui rendirent son salut.

—Allons ! dit l'adversaire de La Guiche en prenant d'une main le bord de son feutre qu'il lança sur la terre derrière lui, et de l'autre la garde de son épée qu'il dégagea lestement, messieurs, à vos ordres, quand vous le voudrez ?

D'Herbaut fit vivement un pas vers d'Ornay, qui se trouvait à la gauche de Bernac, mais le baron de Grandair le devança rapidement.

—Monsieur, dit-il à d'Ornay en mettant le chapeau à la main, vous passez pour la plus fine lame de la cour, vous plairait-il de donner une leçon à un pauvre provincial ?

Le comte d'Ornay était un homme de quarante ans environ, grand, fort, bâti tout en muscles et en chair, et dont la vigueur devait être herculéenne, à en juger par sa colossale stature.

Sa physionomie, farouche et sombre, décelait une humeur peu sociale, et c'était à cette humeur, sans doute, que le gentilhomme devait la nombreuse série de duels qui faisait sa sanglante renommée, car dans chacune de ses rencontres il avait laissé un cadavre sur le terrain.

En entendant la demande que formulait celui qui réclamait l'honneur d'être son adversaire, le comte d'Ornay laissa errer sur ses lèvres un sourire railleur.

—Du diable ! s'il ne se fait pas enfler comme un oison ! murmura le marquis d'Herbaut avec dépit. Ce sera dommage, car c'est un galant cavalier.

Puis, avec cette indifférence de l'homme qui va risquer sa vie et dont le peu de temps dont il est encore sûr lui paraît insuffisant pour s'appesantir sur un regret à donner à autrui, le marquis jeta à son tour son chapeau sur le terrain, et s'adressant à M. de Benzeville :

—A nous deux alors, baron, dit-il en mettant l'épée à la main.

Les six adversaires, établis trois par trois, sur deux lignes, en face les uns des autres, choisirent, par couple ennemi, la place qui leur semblait la plus propre au combat et la plus convenable pour éviter les chutes, soit en marchant sur l'épée, soit en rompant, car un combattant avait le droit de frapper son adversaire alors que celui-ci même était renversé et sans moyen de défense.

O'était sans doute une loi barbare, mais les duels avaient lieu ainsi, sans générosité ni miséricorde, car il était admis également, nous croyons l'avoir dit, que le premier vainqueur courût porter secours à celui des siens qui lui convenait, et deux hommes assaillaient à la fois un seul, pourvu cependant, qu'ils l'attaquassent tous deux de front.

Le tertre que La Guiche, Bernac et leurs seconds s'approprièrent à arroser de leur sang était situé à l'extrémité du Pré-aux-Cleres.

Ces messieurs avaient choisi cet endroit à cause de son éloignement même qui le rendait plus solitaire, et bien qu'à cette heure la promenade fût ordinairement déserte, ils avaient cru devoir prendre cet excès de précaution, car si les duels n'étaient pas réprimés, ils pouvaient l'être, et en vertu des ordonnances que nous avons citées plus haut, un piquet du guet ou une escouade de la maréchaussée eussent eu le droit de s'interposer sur le lieu du combat.

Chacun des combattants avait donc jeté autour de lui un regard investigateur, et ne rencontrant à travers les branches nues que la robe brune d'un moine qui se promenait à quelque distance, lisant en marchant dans un livre qu'il tenait à la main, tous six s'étaient convaincus qu'aucun témoin indiscret n'assistait à leur rencontre.

—Voilà un bernardin qui sera tout prêt à réciter un « De profundis » pour ceux de nous qui vont en avoir besoin, dit M. de Benzeville en saluant le marquis d'Herbaut de la main que tenait l'épée haute, tandis que de l'autre il désignait le religieux.

—A votre service ! répondit d'Herbaut en riant. Mais ci

dont nous pouvons être sûrs, c'est que le bon père ne viendra pas nous déranger. Donc nous sommes tranquilles ; ne perdons pas un temps précieux : allons messieurs, en garde !

— En garde ! répondirent les cinq autres.

Les six lances aérées miroitèrent au soleil.

Au même instant, le bernardin, soit hasard, soit préméditation, ferma brusquement son livre, le fit glisser dans la large poche de sa robe, et, prenant une allée voisine, se rapprocha du terre où avait lieu le combat.

Puis, derrière le comte de Bernac, retentit un léger froissement ; un buisson d'aubépine bordait ce côté du petit monticule.

Les branches, écartées avec précaution par deux mains nerveuses, s'entr'ouvrirent, et par l'espace qu'elles laissèrent libre, apparut dans l'ombre un œil ourieux.

Pas un des six gentilshommes ne remarqua le changement opéré dans les allures du moine, ni le mouvement exécuté dans le branchage ou buisson.

Celui qui se cachait ainsi pour assister au duel, était cependant arrivé au Pré-aux-Oleres en même temps que MM. de Bernac, d'Ornay et de Benzévillo.

Cet homme était Giraud, l'ex-archer de la prévôté de Rouen, arrêté la veille à la foire Saint-Germain et qui, relâché quelques heures après par l'ordre de M. d'Aumont, s'élança à la poursuite du comte de Bernac.

Trompé par le cavalier qui avait si lestement enfourché le genêt d'Espagne en passant devant les ruines du couvent des Augustins, dans la rue des Deux-Écus, il avait suivi la piste nouvelle sans s'apercevoir qu'il prenait le change.

Le faux comte avait gagné l'hôtel de Bernac, bâti près Saint-Germain l'Auxerrois, et y avait pénétré comme s'il en eût été le propriétaire véritable.

Giraud avait attendu quelques instants, caché sous le porche de l'église ; puis, convaincu que le comte de Bernac reposait dans ses appartements, il s'était couché dans son manteau sur le pavé sec qui bordait l'entrée de la demeure.

Au premier rayon du jour, il s'était levé vivement, bien certain que personne n'avait, durant son sommeil, franchi cette porte qu'il barrait de toute la longueur de son corps.

Giraud, regagnant le porche de l'église, s'était blotti derrière un pilier, attendant les événements.

Quelques heures après un cavalier était venu frapper à la porte de l'hôtel ; ce cavalier était M. d'Ornay.

Il était entré, puis il était bientôt ressorti en compagnie du comte.

Cette fois Giraud ne pouvait se tromper : il faisait grand jour et M. de Bernac avait le visage découvert.

Soit que Giraud eût mal veillé, soit que l'hôtel de Bernac eût une entrée mystérieuse ignorée par l'espion, le comte, ainsi qu'on le voit, avait dû regagner la nuit son domicile puisqu'il en sortait à cette heure.

Les deux gentilshommes avaient atteint le bord de la rivière, où semblait les attendre un bateau tout préparé.

Giraud les avait suivis de loin, se cachant soigneusement pour ne pas être aperçu.

Le bateau, dans lequel MM. de Bernac et d'Ornay avaient pris place, parut d'abord se diriger pour traverser la Seine en ligne droite.

L'archer, désappointé, laissa glisser entre ses lèvres une exclamation de rage, croyant que le comte allait ainsi échapper à son espionnage ; mais, arrivé à la hauteur de la seconde partie

du Pont-Neuf, le bateau remonta le fleuve, navigant évidemment pour doubler la dernière arche.

Un cri de joie succéda immédiatement à l'expression de colère qu'avait laissée échapper Giraud, et, se lançant rapidement dans la direction du nouveau pont, il l'atteignit, puis, sans ralentir sa course furieuse, il gagna la rive opposée.

De l'autre côté du pont il aperçut le bateau remontant toujours la Seine.

L'embarcation s'arrêta en face de la rue Pavée ; le comte demeura dans le bateau et son compagnon mit seul pied à terre.

M. de Bernac paraissait attendre ; mais il n'attendit pas longtemps : car d'Ornay, qui s'était enfoncé dans la rue, parut presque aussitôt amenant avec lui le baron de Benzévillo.

Tous deux remontèrent dans l'embarcation, et celle-ci, virant de bord, mais longeant la rive gauche, traversa de nouveau la dernière arche du Pont-Neuf.

Giraud, dont la mission était alors facile puisqu'il pouvait voir du haut de la berge sans être vu lui-même, abrité qu'il était derrière la petite levée de terre, remplaçant alors les parapets actuels et que les inondations des hivers précédents avaient engagé les Grands-Augustins à construire devant leur propriété, Giraud marcha dans la direction qu'avait prise le bateau.

La barque doubla la tour de Nesles ; Giraud franchi la porte du même nom.

La barque parut naviguer vers Chaillot ; Giraud la suivit d'un pas leste, décidé à l'accompagner jusqu'à Rouen s'il était nécessaire.

Enfin le bateau s'arrêta en face du Pré-aux-Oleres : les trois gentilshommes sautèrent sur la berge et gravirent le talus.

Giraud se glissa à leur suite.

Peut-être M. de Bernac, dont l'œil vigilant était toujours ouvert, s'était-il aperçu de l'espionnage de l'archer ; mais, si cela était, il ne paraissait nullement s'en préoccuper.

Peu lui importait, sans doute, que Giraud assistât ou non à sa rencontre avec le chevalier de La Guiche.

Bref, Giraud, ne perdant pas un seul instant de vue le jeune seigneur, l'avait accompagné à distance jusqu'au lieu choisi pour le duel ; et, se cachant derrière un buisson, s'était disposé à assister au combat.

— J'empêcherai bien qu'on le tue ! murmura-t-il en voyant l'épée de La Guiche croiser celle du comte ; avant qu'il ne trespasse il faut que je sache la vérité.

Et il était demeuré immobile, s'appêtant, ainsi qu'il le disait, à intervenir s'il en était besoin.

Quant au moine, sa venue au Pré-aux-Oleres avait de longtemps précédé l'arrivée des gentilshommes.

Ce bernardin, qui paraissait de grande taille, était enveloppé dans la longue robe particulière et son capuchon, abaissé sur sa tête et avançant autour du visage comme une capeline, dérobaient complètement ses traits.

A peine eut-on pu distinguer, sous ces plis de bure de couleur sombre, deux prunelles noires flamboyantes qui paraissaient avoir l'éclat propre à celles des animaux nocturnes.

A quelle heure était-il entré au Pré-aux-Oleres ?... Aucun des habitants du lieu n'eût pu le dire ; car les premières réveillées aperçurent le moine se promenant dans l'allée côtoyant la rivière.

Lorsque le jour devint plus éclatant, et que traversiers et garçons ouvrirent les fenêtres des maisons, et sortirent pour vaquer à leurs affaires, le bernardin descendit la promenade en

suisant le cours de la Seine, et vint occuper le petit tertre adopté quelques heures plus tard par le comte d'Ornay et ses compagnons.

Là, s'asseyant au pied d'un arbre, il demeura les regards fixés sur l'autre rive, dans la direction de la porte Neuve.

Se livrait-il à une méditation religieuse ? attendait-il quelqu'un ou quelque chose ? Voilà ce qu'il eût été impossible de définir.

Les premières heures du jour s'écoulaient sans qu'aucun changement fût apporté dans la position du bernardin.

Il paraissait métamorphosé en statue.

Enfin, au moment où le soleil commençait à s'élever rapidement sur l'horizon, un point noir apparut tout à coup sur la rive droite de la Seine, dans la direction de Chaillot.

Bientôt ce point grandit rapidement, et fioit par prendre les proportions d'un homme galopant sur un cheval.

Le cavalier suivait la route de Paris aboutissant à la porte Neuve et n'était autre que le jeune baron Marc de Grandair.

En apercevant le point noir le moine s'était levé comme mû par un ressort.

Tirant de sa poche une sorte de tube de cuivre garni de verres à ses deux extrémités, il l'approcha de son œil droit.

Ce tube n'était autre chose qu'une lunette d'approche grossièrement façonnée ; mais il fallait que celui qui s'en servait fût un homme profondément instruit et grand savant en sciences physiques, car cet instrument d'optique n'était point alors connu du vulgaire ; personne n'en fabriquait et les gens qui en ont fait usage avant 1610, époque où cette découverte précieuse fut exploitée au profit du public, étaient regardés par leurs concitoyens avec cette mystérieuse terreur qu'inspiraient ces hommes d'étude auxquels on attribuait un commerce régulier avec Satan.

Le moine examina à l'aide de la lunette, le jeune homme voyageur qui côtoyait le fleuve.

Une contraction nerveuse secoua le corps du bernardin, et ses lèvres laissèrent échapper une sourde exclamation.

Ne quittant plus de l'œil le cavalier, il le vit successivement franchir la porte Neuve, pénétrer dans Paris, demeurer un moment indécis, et, enfin, s'adresser au vieux sergent de garde.

En constatant l'entretien prolongé des deux personnages, le moine secoua la tête comme s'il approuvait cette conversation, et quelle parût satisfaire ses désirs intérieurs.

Lorsque le jeune baron descendit la berge, avant l'arrivée du chevalier La Guiche et du marquis d'Herbaut, pour mettre à exécution sa folle pensée de traverser la Seine à la nage, le moine, qui ne pouvait deviner la cause de ce mouvement et du débat engagé entre le voyageur et le vieux sergent, sembla en proie à l'agitation la plus vive.

Enfin survinrent le chevalier et le marquis, et le baron passa avec eux dans le bac.

Le bernardin fit un geste de mécontentement violent en voyant la direction que prenait le jeune homme ; mais, lorsque celui-ci s'élança brusquement dans le fleuve, le religieux bondit en avant comme s'il eût voulu se précipiter lui-même à l'aide de l'audacieux cavalier.

Bientôt, rassuré par l'intrépidité et le merveilleux sang-froid de celui qu'il contemplant, il reprit son poste d'observation.

Le baron et les deux gentilshommes une fois sur la rive gauche, le moine qui les suivait toujours des yeux avec une attention profonde, se dirigea rapidement vers le cabaret que La Guiche désignait alors du geste.

Durant tout le temps que le bernardin avait contemplé les

faits et gestes du baron, pas une seule parole n'était sortie de ses lèvres.

D'instants en instants quelques exclamations seules lui avaient échappé.

Ces exclamations, qui déclaraient l'intérêt, l'émotion ou l'étonnement, étaient toutes empreintes d'une expression de joie à laquelle on ne pouvait se tromper.

Il atteignit le cabaret presqu'en même temps que les trois jeunes gens, seulement il pénétra dans l'intérieur de la maison par une porte opposée.

Sans doute il était connu du cabaretier ; car celui-ci le recontra, s'inclina respectueusement sur son passage sans se permettre de lui adresser la moindre question.

Le moine, au courant des bres du logis, ouvrit une porte et pénétra dans une petite salle, laquelle n'était séparée que par une mince cloison de celle où venaient d'entrer le chevalier, le marquis et le baron.

Le bernardin les entendait causer, comme s'il eût été auprès d'eux.

En constatant l'intimité qui se formait entre le voyageur et les deux gentilshommes, il sourit avec une satisfaction manifeste, mais en apprenant le duel de La Guiche et en attendant la part active que le baron voulait prendre à cette rencontre, il frémit et ferma les mains en les levant vers le ciel.

Sortant précipitamment du cabaret, il s'engagea de nouveau dans la promenade, et son agitation était extrême.

Enfin il sembla se calmer un peu.

— Non ! non ! dit-il à voix basse. Il est impossible que Dieu l'ait amené jusqu'à moi pour l'abandonner au moment où il va atteindre le but ! Ce serait blasphémer que de douter !

Ouvrant alors le livre qu'il tira de sa poche, sans doute pour se donner une contenance, il parut bientôt absorbé dans sa lecture, se dirigeant lentement vers l'endroit où MM. de Bernac et de Benzeville attendaient leurs adversaires auprès desquels venait de se rendre M. d'Ornay.

En passant près du premier, il détourna lentement la tête et un geste d'extrême surprise accompagna le regard qu'il lança au comte.

— Lui ! murmura-t-il. Allons ! douter encore serait injurier la Providence. Le doigt de Dieu est visible !

Et il continua sa promenade jusqu'au moment où, comme nous l'avons dit, il ferma brusquement son livre.

Ce moment correspondait avec l'instant où Giraud écartait les branches de buisson pour mieux voir, et où les gentilshommes tombaient en garde.

On sait que l'adversaire de La Guiche était le comte de Bernac ; celui de d'Herbaut, M. de Benzeville ; et celui du baron de Grandair, le terrible comte d'Ornay, à la réputation meurtrière et au renom trop fameux dans les sanglantes annales du duel.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

UNE LÉGENDE SUR LES ARAIGNÉES ET LES MOUCHES

Hang, poète allemand, suppose que le roi David, un jour, s'adressant au S. ignour, lui demanda pourquoi il avait ordonné les mouches et les araignées, qui ne sont que nuisibles.

— J. te le f. rai co. nprendre, répondit une voix qui venait du haut des nues.

Où, David descendit une fois le mont Hachila, et s'aventura dans le camp de S. ul pour lui dérober ses armes et sa coupe.

Ayant réussi, il voulut se retirer, mais son pied se trouva embarrassé dans ceux d'Abner, qui reposait près de S. ul. Il demeura longt. mps immobile et dans l'angoisse, car le mou. andro mouvement, en réveillant Abner, l'eût perdu sans ressource.

Mais Dieu permit qu'une mouche vint piquer légèrement Abner, qui dérangea son pied sans cesser de dormir.

David sorti du camp en rendant grâce au S. ignour d'avoir ordonné des mouches.

Cependant S. ul poursuivit son ennemi jusque dans le désert. David, pour lui échapper, se glisse dans une caverne. Dieu envoya aussitôt une araignée, qui fila sa toile devant l'étroite ouverture de cet asile.

— S'il était en. ré. ion, cette toile serait rompue, a dit Saul. Et il passa son chemin.

David se prosterna dans la poussière : « Tu m'as promptement dé. l. ié, S. ignour, s'écria-t-il, pardonne-moi. Jamais le moindre doute ne s'éleva dans mon âme : Oui les araignées et les mouches elles-mêmes sont utiles sur la terre ; ce que tu dis est bien, ce que tu fais est juste ! »

VARIÉTÉS

—Maman, quelle différence y a-t-il entre une petite fille et un garçon ?

—Ma fille, les petits garçons portent des pantalons et les petites filles portent des robes.

—Et suis-je venue au monde toute habillée ?

—Non, ma chérie.

—Alors, maman, comment as-tu su que j'étais une petite fille ?

Le petit Willie priait depuis longtemps pour avoir un petit frère. À la fin il recourut à prier plus longtemps, voyant qu'il ne lui en venait point.

B. r. t. t. sa mère eût le plaisir de lui montrer deux bébés jumaux.

Il les regarda un moment et s'écria :

—Quelle chance que je me sois arrêté de prier ! Il aurait pu en venir trois.

Une veuve de l'Ohio possédait un grand morceau de terrain qu'une compagnie de chemin de fer désirait s'approprier.

Plusieurs propositions lui furent faites, mais elles furent toutes rejetées, et le président envoya son secrétaire privé avec pleins pouvoirs s'offrir à la propriétaire jusqu'à quatorze mille piastres.

Le jeune homme revint au bout de quelques jours, et quand il lui eût demandé comment l'affaire s'était arrangée, il répondit :

—J'accepte votre offre.

—Vous ?...

—Parfaitement ! J'ai marié la veuve et je possède le terrain.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; Le Duo de Kandos; Les Deux Duchesses; Les Forçats de l'Amour; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE—Les Aventures de Capitaine Vatan; La Dame de Figue; La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont été et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livraison domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & Co., Éditeurs.

Boite 1986

475 Rue Craig, Montréal.